



**HAL**  
open science

# Commerce et révolution en France et en Grande-Bretagne au xviii<sup>e</sup> siècle

Colin Jones

► **To cite this version:**

Colin Jones. Commerce et révolution en France et en Grande-Bretagne au xviii<sup>e</sup> siècle. La Révolution française - Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française, 2022, 23, 10.4000/lrf.6673 . hal-04591894

**HAL Id: hal-04591894**

**<https://hal.science/hal-04591894>**

Submitted on 29 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## Commerce et révolution en France et en Grande-Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle

Colin Jones

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/lrf/6673>

DOI : 10.4000/lrf.6673

ISSN : 2105-2557

**Éditeur**

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

**Référence électronique**

Colin Jones, « Commerce et révolution en France et en Grande-Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle », *La Révolution française* [En ligne], 23 | 2022, mis en ligne le 29 juin 2022, consulté le 27 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/6673> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.6673>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 mars 2023.

Tous droits réservés

---

# Commerce et révolution en France et en Grande-Bretagne au xviii<sup>e</sup> siècle

Colin Jones

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Article traduit de l'anglais par Dominique Lussier.

- C'est avant même le début de la Guerre froide que George Orwell fit sa remarque célèbre selon laquelle l'image que les Anglais avaient de la Révolution française était celle d'un amas de têtes guillotonnées<sup>1</sup>. Cette exagération est compréhensible, étant donnée l'obsession de longue date des Britanniques pour le 'Règne de la Terreur' – expression anglaise, il va sans dire. J'aimerais suggérer qu'il existe une autre image d'Épinal de la Révolution dominant l'imaginaire anglais, bien qu'Orwell n'en parle pas : celle d'une économie française du dix-huitième siècle vue comme une sorte de trou noir, imperméable au développement, arriérée et caractérisée par sa torpeur. Cette perception, qui plonge ses racines loin dans le temps, fut renforcée durant la Guerre froide, lorsque les études révisionnistes d'Alfred Cobban cherchèrent à renverser l'interprétation marxiste des causes de la Révolution française<sup>2</sup>.
- J'ai émis ailleurs l'hypothèse selon laquelle la description que fait Orwell de l'obsession des Anglais pour la Terreur doit beaucoup à l'influence exercée sur la culture britannique par le grand roman historique de Charles Dickens consacré à la Révolution, *A Tale of Two Cities*, paru en 1859<sup>3</sup>. Ce roman a considérablement influencé le nationalisme britannique du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, en particulier à travers les programmes d'apprentissage scolaire. *A Tale of Two Cities* fut sans doute le roman de Dickens le plus lu à l'école pendant un siècle ou plus après sa publication. Il fut en outre porté à la scène et adapté pour le cinéma. Les méchants du roman mélodramatique de Dickens sont perçus d'ordinaire comme les féroces sans-

culottes infligeant la violence dans les rues, au Tribunal révolutionnaire et avec la guillotine. Mais, au fond, ces représentations ne sont pas comparables à la manière dont Dickens peint l'aristocratie dans son roman, où l'influence de Louis-Sébastien Mercier avec son *Tableau de Paris*, comme celle de Thomas Carlyle sont sensibles. Le principal méchant, le marquis d'Evrémonde, est l'incarnation presque parfaite du mal : il fait en sorte que son carrosse renverse et tue un enfant dans une rue du faubourg Saint-Antoine et il traite les paysans de son domaine de campagne comme s'ils étaient des esclaves dans une plantation – ou pire, sans doute. Dickens avait présenté la Terreur et l'Ancien Régime d'une façon qui s'accordait bien avec les grandes lignes de l'historiographie de la Guerre froide. Par contre, l'autre image d'Épinal présente dans son roman, et qui continuait à avoir des répercussions tout au long de cette période, a été négligée. Elle concerne la seconde des grandes questions que les Anglais posent toujours à propos de la Révolution. La première est : pourquoi celle-ci a-t-elle engendré la Terreur ? Et la seconde : pourquoi une révolution après tout ? J'aimerais présenter ici à grands traits certains modes en fonction desquels ce problème a été abordé depuis 1945 dans l'historiographie britannique. Dans l'ensemble, les spécialistes du côté britannique ont réfuté l'idée de la Révolution française en tant que révolution bourgeoise comme étant un mythe marxiste. Et, en l'absence d'une 'bourgeoisie conquérante', ils ont plutôt cherché à démontrer le manque de dynamisme du commerce et de l'industrie en France, du moins par comparaison avec la Grande-Bretagne.

- 3 Pour comprendre cette vision des choses, il faut nous centrer non seulement sur la Révolution de 1789 en France, mais aussi sur une autre révolution, parallèle, la Révolution industrielle en Angleterre. Comme chacun le sait, le terme de Révolution industrielle commença à être utilisé couramment en langue anglaise dans les années 1880, lorsque la Commune de Paris de 1870-1871 était encore vivement présente à l'esprit<sup>4</sup>. L'expression visait à établir un contraste manifeste avec la tradition politique révolutionnaire française, impliquant que le genre d'amélioration graduelle de la vie matérielle apportée par le changement économique procurait davantage au bonheur humain dans l'ensemble que ne le faisait la tradition de violence politique en France. Si nous nous transportons rapidement de la fin du dix-neuvième siècle aux années 1950 et 1960, au moment où le révisionnisme britannique concernant la Révolution française fit son apparition, nous voyons ce contraste bien établi, fournissant un des paradigmes pour comprendre les origines de la Révolution française et sa signification dans toute son ampleur.
- 4 L'ouvrage déterminant de Peter Mathias, *The First Industrial Nation 1700-1914* (1969), présentait un modèle largement reproduit, parfois inconsciemment, en histoire économique et même en sciences économiques, à savoir : si l'on veut comprendre comment industrialiser, il faut chercher à comprendre le paradigme anglais, puisque la route anglaise vers l'industrialisation est la voie royale de la modernité. C'était là une idée promue déjà par W. W. Rostow, le porte-étendard américain de la Guerre froide, dans son livre *The Stages of Economic Growth* (1960), avec un sous-titre révélateur : *An Anti-Communist Manifesto*. Ce nouveau modèle de la genèse de la croissance économique reçut un appui indiscutable de la part de David Landes dans son brillant ouvrage *The Unbound Prometheus: Technological Change and Industrial Development in Western Europe from 1750 to the Present* (1969)<sup>5</sup>.

- 5 Trois remarques s'imposent concernant l'émergence d'un consensus sur la précocité de l'industrialisation britannique. Premièrement, il y eut une forte tendance à se centrer sur la période 1780-1830, lorsque, selon Rostow, l'économie anglaise atteignit une croissance économique auto-suffisante, permettant à la Grande-Bretagne de devenir la « première nation industrielle », reléguant la France à un stade de « retard économique ». Deuxièmement, cette tendance fit en sorte que les comparaisons avec la France lui soient par contraste défavorables, car il était évident que le processus d'industrialisation français était plus lent et plus long (ce qui était largement compris comme étant nécessairement moins bien). Troisièmement, la technologie fut perçue comme étant d'une importance capitale dans ces développements. L'idée implicite semble avoir été qu'une offre accrue de matières premières et de produits manufacturés réalisés au moyen de la mécanisation constituait un facteur vital pour les nations industrialisées. Ce n'est que très graduellement, et discrètement au début, que quelques non-conformistes commencèrent à dire que cette version, établie du point de vue de l'offre, avait besoin d'être repensée et qu'il n'était pas exclu que la demande soit davantage qu'un simple gouffre où déverser des produits manufacturés. La demande pouvait en effet être analysée en tant que facteur exogène et, en fait, elle pouvait même être historicisée.
- 6 Je reviendrai sur ce point, mais je veux d'abord souligner combien cette vision plutôt misérabiliste de la société française et de son économie au dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, vues au prisme de la Révolution industrielle britannique, faisait écho à d'autres courants de l'historiographie à l'époque. Minimiser l'importance de la performance économique de la France au dix-huitième siècle cadrerait bien avec un courant de la pensée marxiste cherchant à présenter les dernières années de l'Ancien Régime comme le chant du cygne du système féodal. Curieusement, cette façon de voir semblait s'accorder également avec les notions de *longue durée* et de *l'histoire immobile* promues par plusieurs représentants de l'école des Annales. Il est encore plus surprenant de constater la sanction apparente accordée à cette façon de voir par deux historiens marxistes influents. L'ouvrage magnifique, de grande envergure et très remarqué, du marxiste britannique Eric Hobsbawm, *The Age of Revolutions, 1789-1848*, offrait une version de l'histoire primitive du capitalisme qui soulignait le rôle crucial des « doubles révolutions » – industrielle (Grande-Bretagne) et politique (France)<sup>6</sup>. Il accorda toutefois la priorité à la révolution britannique pour son rôle pionnier et efficace dans la transformation des structures sociales. En France, Georges Lefebvre, le marxiste ou marxisant qui exerça une grande influence sur les positions des historiens anglais et américains à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux années 1980 au moins, sous le rapport des causes économiques et sociales de 1789, souligna également le retard économique relatif de la France. S'il acceptait en général la position marxiste classique selon laquelle 1789 avait été en effet une révolution bourgeoise, il était beaucoup moins ébloui par la bourgeoisie que ne l'étaient de nombreux marxistes. Ceci était dû au fait qu'il attachait une grande importance au rôle joué par la paysannerie en tant que force semi-autonome tout au long du siècle – non seulement pour façonner le développement économique mais aussi pour son impact sur la forme que prit la Révolution en 1789. Finalement, il construisit son modèle autour de l'approche de l'histoire des prix d'Ernest Labrousse. Il publia un article sur le travail de Labrousse exprimant son accord dans les *Annales* en 1937, article qui fut repris dans ses *Études sur la Révolution française* parues en 1954, rééditées en 1963, et incorporées par la suite dans ses écrits d'ensemble sur la Révolution<sup>7</sup>.

- 7 La présence de la filiation Lefebvre-Labrousse transparaît à partir des années 1950 dans les études en Grande-Bretagne et en Amérique du Nord portant sur la société française et son économie au dix-huitième siècle. Elle se fait toujours sentir par exemple dans l'ouvrage de William Doyle, *Oxford History of the French Revolution*, publié pour la première fois en 1989 et qui en est actuellement à sa troisième édition<sup>8</sup>. Doyle a été et demeure toujours l'expert britannique « révisionniste » le plus important travaillant sur la Révolution après Alfred Cobban. Doyle a suivi de près Labrousse et Lefebvre en acceptant que, si les salaires devenaient plus élevés à travers le siècle, ils augmentaient moins rapidement que les prix (en particulier celui des céréales) et la rente foncière connaissait donc l'augmentation la plus rapide. Le discours – paupérisation de masse, bénéfices de la croissance dans les mains d'une élite de propriétaires fonciers – ne s'accordait que trop bien avec la version d'un retard économique de la France émergent chez les historiens de l'économie en Grande-Bretagne. Doyle était conscient de la forte progression du commerce global de la France à travers le siècle et de l'énorme augmentation des marchandises coloniales dans les Caraïbes. Mais, comme la plupart des autres historiens des deux côtés de la Manche à l'époque, il soutint que son impact était géographiquement périphérique (tendant à se cantonner à Paris et à la côte française atlantique) et insuffisant pour surmonter des problèmes structureaux plus profonds. Le plus grand problème auquel l'État français fut confronté tout au long du siècle n'était pas celui d'une bourgeoisie en plein essor avide de pouvoir, mais un problème de pauvreté qui sapait ses fondements (et qu'Olwen Hufton avait cerné avec brio dans son livre qui lui a valu de remporter un prix prestigieux, *The Poor of Eighteenth Century France*<sup>9</sup>). Doyle acceptait qu'il y avait des preuves d'une croissance économique, mais il soutint qu'elle était de nature limitée et largement confinée aux structures de l'État ; pour lui, également, l'élite au plan économique était composée d'une classe hybride de nobles et de bourgeois, où la noblesse était un partenaire apparemment plus dynamique que ne l'était la bourgeoisie. Doyle était guidé sur ce point par l'ouvrage de Guy Chaussinand-Nogaret sur la noblesse française, qu'il traduisit en anglais<sup>10</sup>.
- 8 Le travail de Doyle était aussi représentatif d'une forte tendance dans le savoir académique anglo-américain, apparue après Alfred Cobban, à chercher à minimiser les causes sociales de la Révolution au profit des causes politiques. Alfred Cobban avait bien sûr présenté sa propre interprétation sociale de la Révolution, mais ce que Doyle et d'autres trouvaient de valable chez Cobban n'était pas tant cette interprétation (qui était manifestement problématique) que l'idée d'explorer la politique et l'administration comme facteurs explicatifs du déclenchement de la Révolution. Cobban lui-même était un historien des idées, mais il est révélateur d'examiner le contenu d'un recueil d'essais publiés en son honneur à titre posthume en 1979<sup>11</sup>. Pratiquement tous ses ex-étudiants se sont centrés sur l'histoire sociale de la politique et de l'administration. L'histoire économique *tout court* était à peine représentée – pas plus en fait que l'histoire des idées. Olwen Hufton et Georges Rudé ont aussi contribué à ce *festschrift*. Leur présence témoigne d'un autre domaine où l'influence de Lefebvre et de Labrousse s'est manifestée fortement : l'étude de la contestation populaire. On pense au travail de Lefebvre sur le comportement des foules, ainsi qu'au travail de Lefebvre et de Rudé pour établir une corrélation entre les contestations populaires et le prix des céréales.
- 9 Des échanges solides à travers la Manche se sont créés à cette époque, et pas uniquement à cause de l'adoption parallèle de cette approche dans les deux pays. Que

l'on pense à Eric Hobsbawm ainsi qu'à E. P. Thompson et ses nombreux étudiants dans le camp anglais, ou à Albert Soboul du côté français, pour ne pas mentionner les chercheurs invétérés franchissant la Manche pour travailler sur l'histoire de la France, tels Richard Cobb, Gwyn Williams, Gwynne Lewis, Michael Sonenscher, Colin Lucas, Alan Forrest<sup>12</sup>, ils étaient tous historiens de la société avant tout et leur intérêt pour l'histoire du capitalisme se centrait sur ses victimes plutôt que sur ses promoteurs.

- 10 On peut même aller jusqu'à dire qu'il y avait un danger, du côté britannique, de perdre l'art de comprendre l'histoire économique de la France, ou du moins d'en faire une discipline à part. Il faut en effet avoir à l'esprit un trait spécifiquement britannique. À partir des années 1930 et 1940, l'histoire économique dans les universités britanniques avait tendance à être enseignée au sein de départements d'histoire séparés des autres branches de la discipline. Ceci ne veut pas dire que les historiens conventionnels n'avaient pas de contacts avec les historiens de l'économie ou qu'ils ne se parlaient pas, mais, s'ils le faisaient, c'était à l'extérieur de leur département, dont ils devaient quitter l'enceinte pour se rendre dans un autre immeuble et assister à ce qui, dans les années 1960, formait des séries de séminaires tout à fait distinctes. Cette organisation institutionnelle de la recherche historique changea en fonction d'une transformation menée uniquement sous la pression financière que subissaient les universités dans les années 1980 et 1990. L'histoire économique se tourna alors vers les méthodes quantitatives et l'économétrie, ce qui ne fit qu'empirer les choses car, même si les deux types d'historiens pouvaient se rencontrer à l'occasion, ils parlaient rarement la même langue. Cette situation fut exacerbée dans les années 1990 lorsque de nombreux historiens s'ouvrirent à la linguistique et à l'influence de Michel Foucault, ce qui était tout aussi déboussolant pour les historiens de l'économie que l'économétrie ne l'était pour les historiens de la société et de la politique.
- 11 Si l'on revient à la table des matières du recueil de textes offerts en l'honneur de Cobban, nous voyons que l'orientation évidente vers une histoire sociale de la politique et de l'administration anticipe sur la façon dont une grande part du travail des Britanniques sur la fin de l'Ancien Régime a été menée depuis, influencés qu'ils étaient par les étudiants de Cobban et de Doyle (dont le premier livre avait été une étude socio-institutionnelle du parlement de Bordeaux)<sup>13</sup>. Mais pratiquement tous les chercheurs britanniques sur l'Ancien Régime qui ont contribué à notre compréhension des élites sociales et politiques depuis lors – John Hardman, John Rogister, Munro Price, Julian Swann, etc. – ont travaillé plus ou moins à l'intérieur d'une tradition empirique très britannique qui valorise l'histoire de la politique britannique, et ont en grande partie creusé le même sillon en préférant se pencher sur la noblesse que sur la bourgeoisie<sup>14</sup>.
- 12 Keith Baker est la seule véritable exception dans cette liste d'auteurs du recueil en question. Tout comme Cobban, Baker est un historien des idées. Né en Angleterre, il n'a pas eu d'impact direct sur la formation des jeunes chercheurs dans le domaine en Grande-Bretagne. Très tôt dans sa carrière il partit aux États-Unis, où il put en revanche exercer une très grande influence, accrue en outre par son étroite relation de travail avec François Furet (qui fut basé à l'université de Chicago de 1985 jusqu'à sa mort en 1997)<sup>15</sup>. L'approche post-révisionniste façonnée par Baker et Furet domina pour un certain temps les travaux sur la Révolution française dans le monde académique américain. Furet chercha à mettre fin à l'emprise de la « vulgate marxiste-léniniste » qu'il décela comme prévalente parmi les chercheurs français et il le fit au

niveau de l'histoire intellectuelle. L'histoire économique – et, pour tout dire, une large part de l'histoire sociale conservatrice – n'était nettement pas en faveur.

- 13 Typiquement, lorsque, à partir de la fin des années 1980, les historiens américains travaillant sur la France s'approprièrent les premiers travaux du sociologue marxiste allemand Jürgen Habermas, ils le firent de façon à le séparer complètement de l'histoire du capitalisme qui était le cadre originel de son travail. Je suis conscient de peindre un tableau quelque peu lugubre de l'intérêt qu'ont les historiens britanniques pour les causes socio-économiques de la Révolution française. Il s'agit là d'une situation où un ensemble composite de facteurs institutionnels, de changements dans les modes intellectuelles et le manque d'interdisciplinarité ont tous joué un rôle. Ce tableau paraît suggérer que la culture britannique était hostile à l'idée d'un développement économique prononcé dans la France du dix-huitième siècle, qui semblait pâlir par la comparaison avec la performance exceptionnelle de la Grande-Bretagne. C'était comme si l'histoire économique du dix-huitième siècle avait reçu un *coup de grâce* et était tombée sous le joug de perspectives révisionnistes et post-révisionnistes.
- 14 Dans la dernière partie de cet article, je soutiendrai que cette histoire sombre, si elle n'a pas une fin heureuse, n'est pas aussi déprimante qu'elle en a l'air. Car, au moment où l'histoire économique se voyait éjectée de l'historiographie de la Révolution à la fois dans la tradition britannique (hautement politique, empirique) et américaine (Furet, Baker), elle trouva le moyen de s'y réinsérer depuis l'autre côté de la Manche, grâce aux recherches de Daniel Roche. Roche reconnaît sa dette envers les historiens britanniques travaillant sur l'Angleterre du dix-huitième siècle et qui répondaient à l'intérêt croissant pour l'histoire de la demande en se focalisant sur les origines du consumérisme. L'ouvrage en collaboration de Neil McKendrick, John Brewer et J. H. Plumb, *The Birth of a Consumer Society: the Commercialisation of 18<sup>th</sup>-century England* (1982) était la vedette d'une entreprise qui produisit une quantité astronomique de connaissances dans les décennies qui suivirent, changeant radicalement notre perception du caractère aussi bien social qu'économique de l'Angleterre du dix-huitième siècle. Soudainement, la société de consommation de la fin du vingtième siècle semblait trouver ses racines deux cents ans plus tôt<sup>16</sup>. On aurait pu s'attendre à ce que cet essor du savoir sur l'Angleterre du dix-huitième siècle serve en fait à approfondir l'écart perçu entre une Angleterre « en voie de modernisation », commerciale, consumériste, et une France économiquement arriérée, sans esprit de commerce et non-consumériste. Et, en effet, les historiens des idées tendaient à ignorer complètement ces recherches. Ils eurent plutôt tendance à mettre l'accent sur le caractère anti-commercial d'une large part de la pensée des dernières années des Lumières en France – telle qu'illustrée par Rousseau privilégiant la vertu civique aux dépens d'une fréquentation du monde des marchandises.
- 15 En 1981, un an avant la parution de l'ouvrage collectif de McKendrick, Roche publia son travail pionnier, *Le Peuple de Paris. Avec La Culture des apparences* (1989), puis *L'Histoire des choses banales* (1997), cette œuvre présenta de manière entièrement renouvelée la nature de l'économie urbaine et du capitalisme commercial en France. De plus, il s'agissait d'une histoire où les véritables différences à travers la Manche n'avaient pas à être enfermées dans la catégorie accablante du « retard économique ». Roche, ancien étudiant d'Ernest Labrousse, choisit de ne pas s'étendre sur la question et son travail, en réalité, coupa l'herbe sous le pied aux tenants du modèle labroussien qui avait dominé l'historiographie dix-huitièmiste pendant un demi-siècle. Rebecca Spang et moi



avons fait remarquer en 1997 que, si le postulat de Labrousse d'une paupérisation de masse était correct, alors cela signifiait que les classes populaires de Paris n'avaient en aucun cas pu avoir les moyens de se procurer toutes ces marchandises dont Roche démontrait pourtant qu'elles les possédaient en abondance. Le peuple de Paris ne semblait pas se soucier du manque de pain autant qu'on nous l'avait laissé entendre<sup>17</sup>.

- 16 En examinant les choses de plus près, on constate que Labrousse élaborait son modèle en fonction de l'idée que le revenu de l'homme entretenant sa famille était le premier déterminant des dépenses possibles du ménage. Mais en fait de nombreuses études faisaient valoir que le tableau était plus complexe, particulièrement pour ce qui a trait aux femmes. Les budgets des ménages étaient toujours une addition des contributions de tous les membres de la famille, y compris les enfants. L'intuition de Roche à propos du comportement consumériste des Français et des Françaises reçut un appui supplémentaire grâce aux travaux de l'historien hollandais de l'économie, Jan de Vries. De Vries postula l'existence d'une « révolution industrielle » dès le dix-septième siècle – en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas, ainsi qu'en France – qui incitait les membres d'une famille à rejoindre le marché du travail, leur rémunération leur permettant d'acheter les articles qu'ils désiraient. Les consommateurs modernes étaient en voie de création<sup>18</sup>. En refaçonnant le champ de l'histoire économique de l'Ancien Régime, les travaux de Roche nous permettent de sortir du modèle du retard économique qui a eu tendance à dominer l'historiographie du côté britannique.
- 17 Il y a encore trois autres sphères dans lesquelles les travaux de Roche ont eu un impact extrêmement puissant et soutenu. Il y a d'abord son rejet d'une explication simpliste de la croissance économique et de l'industrialisation fondée sur l'offre. La demande ne peut plus dorénavant être prise pour acquise. La façon dont la demande a été créée est à présent une question qui doit être intégrée dans les comptes rendus historiques de l'économie française. D'autant plus que la frontière fluctuante entre les biens nécessaires et les biens de luxe au cours du dix-huitième siècle a une résonance particulière dans le cas français. L'analyse que fit Roche des inventaires des classes populaires a révélé le changement de statut de nombreux produits de consommation à travers le siècle, du luxe au nécessaire, en passant par les catégories de « demi-luxueux » et de « populuxueux » comme points d'étape<sup>19</sup>. Il faut se rappeler que le premier geste posé par Maximilien Robespierre, cet homme fort austère, obsédé par la vertu, archi-rousseauiste, qui dénonça les « chétives marchandises », en entrant au Comité de Salut Public en juillet 1793, fut d'insister pour que le café et le sucre soient inclus dans le Maximum général comme éléments de première nécessité. Un siècle plus tôt il s'agissait d'articles de grand luxe. Comme Rebecca Spang et moi l'avons fait remarqué, les sans-culottes ne souhaitaient pas être *sans café ni sans sucre*.
- 18 Roche a exercé une influence sous un second angle, en ce qu'il rejette implicitement l'écriture de l'histoire économique du dix-huitième siècle basée sur trois acteurs transhistoriques : la bourgeoisie, la noblesse, le peuple. Pour comprendre la force de l'émergence du capitalisme commercial en France au dix-huitième siècle, nous devons diriger notre attention moins sur les formes d'action collective et chercher plutôt à analyser le mode réel de fonctionnement des marchés.
- 19 En troisième lieu, certains spécialistes, s'inspirant des travaux de Roche, cherchèrent à repenser le rapport entre une société de plus en plus commercialisée et le phénomène politique de la révolution. En ce qui concerne les États-Unis, Tim Breen proposa de voir un lien entre le choix des consommateurs pour l'achat de marchandises et les choix

politiques effectués au début du dix-neuvième siècle dans ce pays. Il s'agissait là d'un argument que j'avais avancé de façon tout à fait indépendante concernant le comportement électoral en France dans les années 1790. Le genre d'approche typique de ces études a été critiqué – tout récemment par Sophie Rosenfeld et d'autres – et, pourtant, la question demeure<sup>20</sup>.

- 20 Mais, sous bien des rapports, ce genre d'approche fut éclipsé par un changement plus important, particulièrement après l'an 2000, chez les historiens français comme britanniques : le glissement vers des perspectives plus globales concernant le passé. Les travaux de Roche avaient joué un rôle crucial pour aider à acheminer inéluctablement les historiens vers une histoire globale des marchés. Après tout, une grande part des produits de consommation au dix-huitième siècle provenait de l'extérieur de l'Europe ou bien étaient transformés au moyen de méthodes et de modèles sous l'influence de non-Européens. Un regard porté sur les marchés, les biens matériels et la circulation des artefacts apporte une dimension globale qui faisait défaut dans les études antérieures. La nouvelle histoire globale de la décennie révolutionnaire prend ses racines dans les travaux de Roche, McKendrick et ceux de la première génération d'historiens du consumérisme<sup>21</sup>.
- 21 Le « tournant global » évident à partir de l'an 2000 environ a donné une nouvelle configuration au champ de recherche tout entier. Malheureusement, l'intérêt pour la pertinence des comparaisons franco-britanniques concernant la performance économique au dix-huitième siècle est tombé en déclin alors que les historiens étaient à la recherche de perspectives plus vastes et de plus longue durée pour penser les mécanismes de l'industrialisation. Chercher à comprendre la « première nation industrielle » ne semblait plus désormais être l'unique voie d'accès pour saisir l'émergence du capitalisme. Dans la mesure où les approches comparatives ont persisté, elles ont pris la Grande-Bretagne plutôt que la France comme élément de comparaison avec d'autres parties du monde<sup>22</sup>. Dans le monde anglophone, ce sont les historiens américains (Shovlin, Cheney, Kwass, Sewell), plutôt que leurs homologues britanniques, qui ont relevé le défi de réécrire l'histoire économique de la France du dix-huitième siècle dans une perspective globale<sup>23</sup>. Ce changement composait une partie d'un effort plus vaste des historiens américains pour écrire une « nouvelle histoire du capitalisme » qui englobe les États-Unis<sup>24</sup>. Ironiquement, un effet secondaire de cet appel à une « nouvelle histoire du capitalisme » a été un intérêt renouvelé pour le marxisme, qui avait été écarté pendant un demi-siècle. Cependant, ce ne fut pas le marxisme de Lefebvre, Labrousse et Soboul. En fait, il se pourrait fort bien qu'une « nouvelle histoire du capitalisme » fasse davantage pour renverser la « vulgate marxiste-léniniste » que la critique classique de François Furet et ses acolytes.

---

## NOTES

1. George ORWELL, « Charles Dickens », dans *Inside the Whale and Other Essays* (1940), p. 25.

2. Bien que publié en 1994, une édition plus tardive avec une introduction par Gwynne Lewis donne un bon aperçu du débat autour de Cobban : Alfred COBBAN, *The Social Interpretation of the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
3. Colin JONES, Josephine MCDONAGH et John MEE (dir.) *Charles Dickens, A Tale of Two Cities and the French Revolution*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009 ; Colin JONES, « French Crossings I: Tales of Two Cities », *Transactions of the Royal Historical Society*, n° 20 (2010) ; et ID., « Charles Dickens's Two Cities », dans Alastair Phillips et Ginette Vincendeau (dir.), *Paris in the Cinema: Beyond the 'Flâneur'*, Londres, Palgrave Macmillan, pour le British Film Institute, 2018.
4. Arnold TOYNBEE, *Lectures on the Industrial Revolution in England*, Londres, Rivingtons, 1884.
5. Peter MATHIAS, *The First Industrial Nation 1700-1914*, Londres, Methuen, 1969 ; W. W. ROSTOW, *The Stages of Economic Growth: An Anti-Communist Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960 (traduction française : *Les Étapes de la croissance économique*, Paris, Le Seuil, 1962) ; David LANDES, *The Unbound Prometheus: Technological Change and Industrial Development in Western Europe from 1750 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969 (traduction française : *L'Europe technicienne. Révolution technique et libre essor industriel en Europe occidentale de 1750 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1975).
6. Eric J. HOBBSBAWM, *The Age of Revolutions, 1789-1848*, réimprimé à maintes reprises depuis 1962 (traduction française : *L'Ère des révolutions, 1789-1848*, Fayard, 1970 et plusieurs rééditions ensuite).
7. En particulier, Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954. Voir également les actes de la journée d'études de l'IHRF « Georges Lefebvre au travail. Le travail de Georges Lefebvre » de 2009 : <https://journals.openedition.org/lrf/146>
8. William DOYLE, *Oxford History of the French Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 1989.
9. Olwen HUFTON, *The Poor of Eighteenth Century France*, Oxford, Oxford University Press, 1974.
10. Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *The French Nobility in the Eighteenth Century: From Feudalism to Enlightenment*, trad. William Doyle, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 (édition originale : *La noblesse au XVIII<sup>e</sup> siècle : De la féodalité aux lumières*, Paris, Hachette, 1976).
11. J. F. BOSHER (dir.), *French Government and Society, 1500-1850: Essays in Memory of Alfred Cobban*, Londres, Athlone Press, 1974.
12. Les textes classiques dans cette tradition comprennent George RUDÉ, *The Crowd in the French Revolution*, Oxford, Oxford University Press, 1959 (traduction française : *La foule dans la Révolution française*, Paris, Maspéro, 1976) ; E. P. THOMPSON, *The Making of the English Working Class*, Londres, Gollancz, 1963 (traduction française : *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Galimard et Le Seuil, 1988) ; Richard COBB, *Les Armées révolutionnaires*, Paris, Mouton, 1961 ; et Albert SOBOUL, *Les Sans-culottes parisiens en l'an II*, Paris, Clavreuil, 1958.
13. William DOYLE, *The Parlement of Bordeaux at the End of the Old Régime, 1771-90*, Londres, Ernest Benn, 1974.
14. Julian SWANN, *Politics and the Parlement of Paris under Louis XV, 1754-74*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; John REGISTER, *Louis XV and the Parlement of Paris, 1737-55*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; John HARDMAN, *French politics, 1774-1789: from the Accession of Louis XVI to the Fall of the Bastille*, Londres, Longman, 1995 ; John HARDMAN et Munro PRICE (dir.), *Louis XVI and the comte de Vergennes: correspondence 1774-1787*, Oxford, Oxford University Press, 1998 ; Munro PRICE, *Preserving the Monarchy, 1774-87*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995. Les bénéfices de cette approche font l'objet d'une discussion experte dans Jay SMITH (dir.), *The French Nobility in the Eighteenth Century: Reassessments and New Approaches*, University Park (PA), Penn State University Press, 2006.
15. Keith BAKER, *Inventing the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, (traduction française : *Au tribunal de l'opinion. Essais sur l'imaginaire politique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 1993) ; François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978.

16. Neil MCKENDRICK, John BREWER et J. H. PLUMB, *The Birth of a Consumer Society: the Commercialisation of Eighteenth-century England*, Londres, Europa, 1982. De Daniel ROCHE, voir en particulier *Le Peuple de Paris*, Paris, Aubier Montaigne, 1981 ; *La Culture des apparences*, Paris, Fayard, 1989 ; et *L'Histoire des choses banales*, Paris, Fayard, 1997.
17. Colin JONES et Rebecca SPANG, « Sans-culottes, sans café, sans tabac: shifting realms of luxury and necessity in eighteenth-century France », dans Maxine Berg et Helen Clifford (dir.), *Consumers and Luxury: consumer Culture in Europe, 1650-1850*, Manchester, Manchester University Press, 1999.
18. Jan DE VRIES, *The Industrious Revolution: Consumer Demand and the Household Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008. De Vries a été critiqué par Jean-Yves GRENIER dans « Travailler plus pour consommer plus. Désir de consommer et essor du capitalisme, du xvii<sup>e</sup> siècle à nos jours », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 3, 2010, et par Gérard BÉAUR dans « La Révolution industrielle introuvable », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, vol. 64 (4), 2017.
19. Cissie FAIRCHILD, « The Production and Marketing of Populuxe Goods in Eighteenth-century Paris », dans John Brewer et Roy Porter (dir.), *Consumption and the World of Goods*, Londres, Routledge, 1993.
20. Timothy H. BREEN, *The Market-Place of Revolution: How Consumer Politics Shaped American Independence*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; Colin JONES, « The Great Chain of Buying: medical advertisement, the bourgeois public sphere and the origins of the French Revolution », *American Historical Review*, n° 101, 1996. Voir aussi : Michael KWASS, *The Consumer Revolution, 1650-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, p.180. ; et la critique de Sophia ROSENFELD, « Of Revolutions and the Problem of Choice », dans David A. Bell et Yair Mintzker (dir.), *Rethinking the Age of Revolutions: France and the Birth of the Modern World*, New York, Oxford University Press, 2018.
21. Voir en particulier David ARMITAGE et Sanjay SUBRAHMANYAM (dir.), *The Age of Revolutions, c. 1760-1840*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010, et surtout le chapitre de Lynn HUNT, « The French Revolution in global context », p. 20-36 ; ainsi que Susan DESAN, Lynn HUNT et William Max NELSON (dir.), *The French Revolution in Global Perspective*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 2013. Utile également est le compte rendu du paysage de la recherche, Leora Auslander, Charlotte Guichard, Colin Jones, Giorgio Riello et Daniel Roche, « Les révolutions à l'épreuve du marché », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 370, 2012 : <https://journals.openedition.org/ahrf/12525>
22. Kenneth POMERANZ, *The Great Divergence: China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000 (traduction française : *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, 2010).
23. Alexia YATES et Erike VAUSE proposent une excellente introduction à cette vision des choses dans « Beyond the Dual Revolution: Revisiting Capitalism in Modern France », *French History*, n° 34, 2020. Voir aussi Elizabeth HEATH, « Sugarcoated Slavery: Colonial Commodities and the Education of the Senses in Early Modern France », *Critical Historical Studies*, n° 5, 2018 ; et, plus généralement, Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce: Globalization and the French Monarchy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010 ; ID., *Cul de Sac: Patrimony, Capitalism, and Slavery in French Saint-Domingue*, Chicago, University of Chicago Press, 2017 ; John SHOVLIN, *Trading with the Enemy: A Britain, France, and the 18th-Century Quest for a Peaceful World Order*, New Haven, Yale University Press, 2021 ; Michael KWASS, *Contraband: Louis Mandrin and the Making of a Global Underground*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014 (traduction française : *Louis Mandrin. La mondialisation de la contrebande au siècle des Lumières*, Paris, Vendémiaire, 2016) ; ID., *The Consumer Revolution*, op. cit. ; and William H. SEWELL, Jr., « Connecting Capitalism to the French Revolution: the Parisian Promenade and the Origins of Civic Equality in Eighteenth-century France », *Critical Historical Studies*, n° 1, 2014. Du côté français, les analyses se sont nourries des travaux influents de Thomas Piketty.

24. Voir, par exemple, Sven Beckert et Christine Desan (dir.), *American Capitalism: New Histories*, New York, Columbia University Press, 2019.

---

## RÉSUMÉS

Depuis le milieu du dix-neuvième siècle, les discussions des historiens britanniques à propos des performances économiques de la France du dix-huitième siècle et de leurs liens avec les causes de la Révolution française étaient dominées par les débats associés sur la raison pour laquelle la Grande-Bretagne était devenue la « Première nation industrielle ». Ces débats tendaient à présenter l'économie française comme « en retard » en comparaison et à rejeter le modèle marxiste des causes de la Révolution française. Depuis les années 1970 et 1980, cependant, ces perspectives sont devenues moins prévalentes. Bien que l'image marxiste d'une bourgeoisie dominante n'ait pas été restaurée, la force des performances économiques de la France au dix-huitième siècle a été soulignée. Il a été démontré que la « commercialisation » de l'économie française était comparable à celle connue par la Grande-Bretagne. Dernièrement, une importance accrue a été portée aux dimensions mondiales du développement du capitalisme commercial.

From the middle of the nineteenth century, discussions by British historians of the economic performance of France in the eighteenth century and its links to the causes of the French Revolution were dominated by related debates over the reason why Britain became the 'First Industrial Nation'. Those debates tended to view France's economy as 'retarded' in comparison, and to dismiss the Marxist model of the causes of the French Revolution. Since the 1970s and 1980s, however, these perspectives have receded. Though the Marxist image of a dominant bourgeoisie has not been reinstated, the strength of French economic performance in the eighteenth century has been underlined. The commercialisation of the French economy has been shown to be comparable with that experienced in Britain. Latterly, greater stress has also been placed on the global dimensions of the development of commercial capitalism.

## INDEX

**Keywords** : Commerce, French Revolution, Industrial Revolution, Factories, Markets Capitalism

**Mots-clés** : Commerce, Révolution française, Révolution industrielle, Manufactures, Capitalisme de marché

## AUTEUR

**COLIN JONES**

Queen Mary University of London